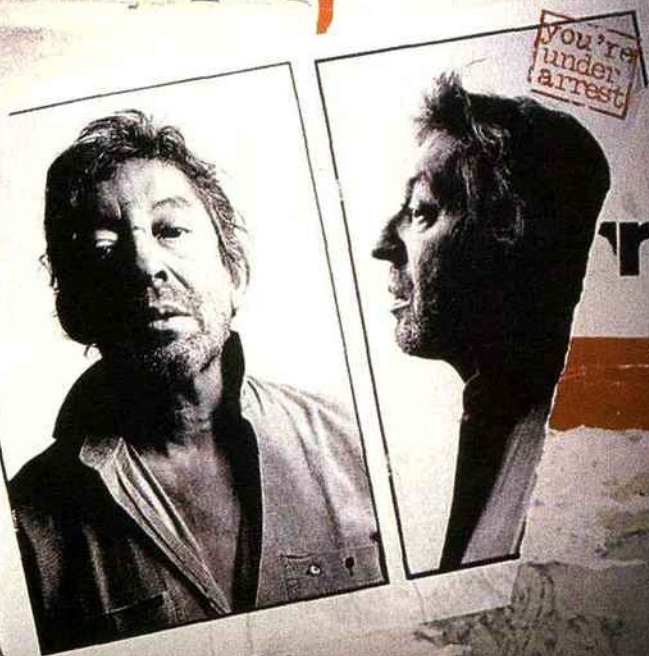




# PAR JANE B.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC LECOMTE  
PHOTO PIERRE TERRASSON



Lucien Ginzburg, Serge Gainsbourg, Gainsbarre? L'Homme à tête de chou n'a jamais cessé de se réincarner à travers des doubles schizoïdes : « *Quand Gainsbarre se bourre, Gainsbourg se barre* », disait-il. Phénomène unique dans la chanson française, avant-gardiste et transgénérationnel, Gainsbourg nous a légué une œuvre protéiforme, intemporelle et luxuriante. Gainsbourg, dandy éthylique, fumeur de Gitanes invétéré, auteur, compositeur, pianiste, chanteur, réalisateur et acteur. Dix-sept ans après sa mort (le 2 mars 1991) le voilà qui entre au musée, ou peu s'en faut ; héros d'une exposition à l'usage de toute une jeunesse qui le vénère, et des autres qui ne s'habituent toujours pas à son absence ; ça aurait sûrement fait marrer Gainsbarre. Mais Gainsbourg, à coup sûr, en aurait été ému. À quelques jours de l'inauguration de l'exposition, Jane Birkin, en plein tournage, a tenté de répondre pour Rolling Stone avec son style inimitable à la question cruciale : que reste-t-il de (nos) Gainsbourg, en 2008 ?



**C**E QUI SE PASSE À LA CITÉ DE LA **MUSIQUE** je sais que ça lui aurait fait énormément plaisir tout ! Depuis dix-sept ans, je n'ai pas connu un « taximan » qui ne s'est pas retourné en me disant : « *Qu'est-ce qu'il me manque !* » Je n'ai pas vu une personne dans la rue qui ne me tape sur l'épaule pour dire : « *Personne ne le remplacera.* » Il s'agit de la passion Gainsbourg. Les gens vivent dans le deuil de lui, dans le regret d'un personnage dont on ne verra pas, de notre vivant, un autre. C'est une personne tellement hors norme que chaque individu, même très modeste, sait le connaître. Je me suis retrouvée à l'expliquer à Prague, le pays de Kafka. Comme le disait Deleuze : « *On ne peut pas regretter Kafka, parce que Kafka est une aventure à lui seul.* » Il y a un avant et un après Kafka. « *Kafkaesque* » fait partie de notre vocabulaire. Serge, c'est pareil. Il y a un avant et un après Gainsbourg.

## LE STYLE... DANDYLESQUE

Il trainait une sulfureuse réputation qui faisait qu'il était un peu comme Lord Byron. L'homme méchant et dangereux à ne pas fréquenter ! C'était l'écho que j'entendais de sa personne, étant venue seulement en France pour un jour quand je l'ai rencontré, pour faire des essais sur le film *Slogan*. Je l'avais trouvé assez arrogant. Il avait l'air d'être très dédaigneux de ma personne, ce qui se comprenait parce que l'actrice qui avait fait le test avant moi, Marisa Berenson, avait fait ça sans faute. Je pense qu'il l'avait trouvée parfaite. Et tout d'un coup, voilà cette gourde anglaise qui arrive en ne parlant pas le français. Je suppose que j'étais assez ridicule. Mais il a été chic : quand je me paumais dans le texte, il me soufflait le mot, ce qui était assez charmant de sa part. Je ne comprenais pas le langage français, mais j'ai compris un certain désir « dandylesque ». Il portait une chemise mauve, des bagoues. Très sveltes, très charmant. Pas acide : caustique. J'ai fini par être choisie et il a été gentil, il n'a pas dit : « *Non, non, pas elle !* » Pendant le tournage, je me suis rendu compte que cette attitude était une façade, que c'était une agression pour cacher une immense timidité et une très grande pudeur. Même *Je t'aime moi non plus* qu'il a écrit pour Bardot, c'était d'une grande pudeur. Ne pas dire : « *Je t'aime, je t'aime...* » comme tout le monde dit quand ils font l'amour. Ça lui semblait banal. Donc *Je t'aime moi non plus*, c'était d'une lucidité amère et juste.

## LE SÉDUCTEUR

Il était tellement charmant quand on le connaissait, qu'il marchait sur vos pieds, qu'il vous embarquait à Pigalle pour vous montrer tous les endroits qu'il avait connus, toutes les boîtes de nuit, Le Raspoutine, avec les musiciens qui venaient jusque sur le bord du trottoir pour nous jouer la valse triste de *Sybelius*, pendant qu'on montait dans le taxi... C'était une vision que je n'aurai jamais pu imaginer dans aucune ville au monde. Pourtant, j'avais été mariée avec John Barry, je n'ai pas vécu dans un couvent. Mais je ne savais pas que la vie pouvait être aussi excitante. On allait dans les boîtes sans arrêt, je pense qu'on n'est jamais rentrés avant 5 heures du matin.

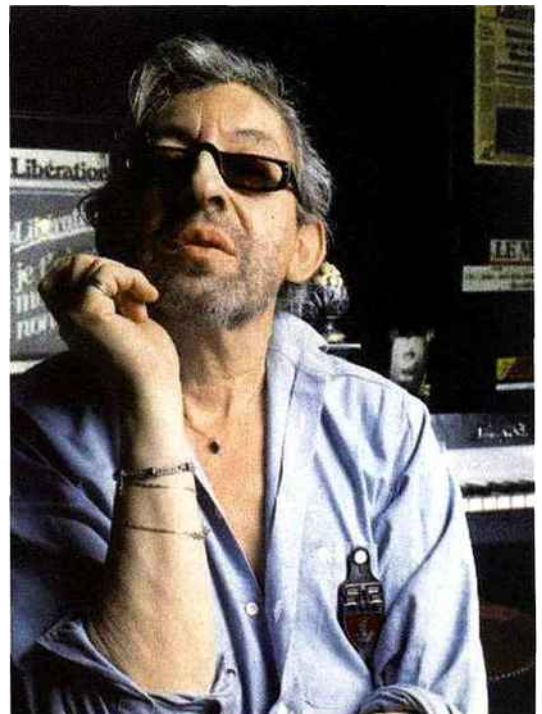
## L'ESTHÈTE/PYGMALION

Il avait « fait » sa culture avant moi, malheureusement. Il voulait bien me montrer les peintures qu'il avait étudiées quand il était aux Beaux-Arts, il voulait bien m'emmener au Louvre pour me montrer Vélasquez et m'expliquer qu'il était le premier impressionniste. De mon côté, j'étais tellement éprise de Gustav Malher, qu'il trouvait ça un peu trop facile... Il avait toujours la main de Chopin et le portrait de Chopin devant lui.

## “JE T'AIME, MOI NON PLUS”

La maison de disques a décidé de changer le label (Fontana au lieu de Philips, ndr) tellement ils avaient honte... Tout le monde se débarrassait de nous tout en gardant le pognon ! Mais si j'ai pu faire le tour du monde, c'est aussi grâce à *Je t'aime moi non plus*. Personne n'avait jamais fait un disque à ce point provocateur : banni par le Vatican, banni par la BBC. Ça prenait des proportions...

“PERSONNE  
N'AVAIT JAMAIS  
FAIT UN DISQUE  
À CE POINT  
PROVOCATEUR :  
BANNI PAR LE  
VATICAN, BANNI  
PAR LA BBC. ÇA  
PRENAIT DES  
PROPORTIONS...”



Des gens cachaient les disques dans des pochettes de Maria Callas pour leur faire traverser l'Océan. Ils ont aussi fait des faux... Ensuite, il y a eu la version de Bourvil et Jacqueline Mailland. Serge et moi étions dans le studio d'enregistrement. Comble de rires, leur version était tellement charmante ! Cela dit, c'est vrai, j'étais Jane « Blow Up » (fellation, ndr) Birkin, et après, j'étais Jane « Je t'aime... » Birkin. Mon nom a toujours été « écarté ».

## LE PRÉCURSEUR

Serge a toujours été en avance d'au moins quinze ans sur les autres musiciens français. Le plaisir que procure de savoir qu'il est aimé maintenant, c'est formidable, mais heureusement, il a été aimé de son vivant. C'était une chose pratiquement miraculeuse, car il était tellement en avance avec ses albums, dont aucun ne fut disque d'or avant

*Aux armes et cætera*, en 1979. Il était tellement en avance qu'il aurait pu ne pas être populaire. Alors que la popularité et le fait d'être aimé par les gens, le fait que les gamines l'adoraient, c'était quelque chose qui comptait beaucoup pour cet homme qui ne s'aimait pas.

## LE POP GENIUS

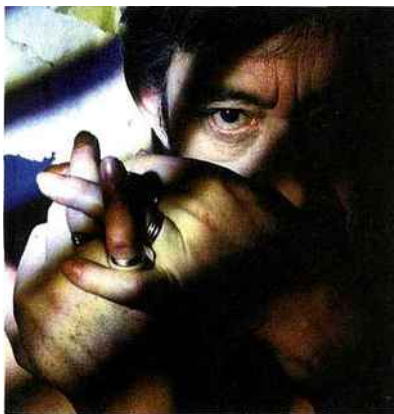
Il avait déjà enregistré à Londres bien avant moi. La choriste de *Comic Strip* était une petite Black anglaise. Tout le monde pense que c'est moi ou Bardot, mais pas du tout, c'était cette fille charmante qui faisait les voix off sur tous ses disques en Angleterre. Après, je suppose qu'à cause de moi, on enregistrait à Marble Arch, avec les musiciens que j'avais connus auprès de John Barry quand il faisait ses orchestrations philharmoniques. Il y en avait beaucoup sur *Melody Nelson* et *L'Homme à tête de chou*, et je n'étais pas peu fière qu'ils voient que ce Français avait autant de ta-

lent. Il aimait bien le voyage. Il aimait prendre le ferry-boat. Il adorait l'Angleterre, tellement exotique avec aussi peu de distance. C'était culturellement tellement différent, un dépaysement si grand, qu'il trouvait ça excitant. À peu près une semaine... Après, ça le faisait chier que personne ne le reconnaisse. Ça lui minait le moral, donc il était content de retourner en France.

## LE REGGAE AUX ARMES, ETC.

Serge a découvert le reggae grâce à Philippe Lerichomme. Un personnage qui a énormément compté. Serge devait partir pour Londres pour faire un troisième opus dans la veine de *Melody Nelson* et de *L'Homme à tête de chou* : *Christian Name Christian*, d'après le film *Les Mutinés du Bounty*. C'était une histoire basée sur les compteurs des taxis qui font « tic-toc, tic-toc, tic-

toc », le long de votre voyage Serge voulait être un homme qui meurt dans un taxi et, au fil du compteur, toute sa vie défilait devant lui. Son troisième disque solitaire et thématique Philippe Lerichomme était parti au Palace voir ce qui se passait de nouveau musicalement, parce que la maison de disques le grondait de ne pas trouver de nouveaux artistes. Il était en permanence avec Serge et moi. Ce soir-là, le DJ a mis un disque de Bob Marley sur le pick-up. Philippe est parti dare-dare au Drugstore acheter tout ce qu'il pouvait trouver de reggae. Le lendemain matin, il est allé chez Serge pour lui dire « Voilà ce qu'il faut que tu fasses ». Serge a écouté et, tout de suite, Lerichomme s'est mis en contact avec Rita Marley et tous les musiciens de reggae qu'il avait entendus sur les disques. Serge a décidé de partir pour la Jamaïque avec mon père et Philippe. La manière dont les choses se sont passées est légendaire : il y avait Sly Dunbar et tous les autres dans un studio, avec un coq assis sur la table de mixage. Tout le monde fumait de vastes cigarettes roulées avec du



papier journal. Ils pensaient que Lerichomme était l'artiste et que Serge était le manager. Serge a essayé de craquer quelques blagues belges pour détendre l'atmosphère. Ils n'ont pas rigolé du tout. Il leur a ensuite demandé s'ils connaissaient des chansons en français. Sur quoi ils piaffaient de rire en disant qu'il n'y avait que la chanson ou quelqu'un dit « Je t'aime » qui faisait partie de leur background. Serge a répondu « It's me! It's me! It's me! ». La-dessus, révérence totale, ils ont complètement changé. Ils ont fait toute la musique ce jour-là. Le lendemain, les choristes sont venues pour faire les voix. Lerichomme est allé voir Serge après le deuxième jour. Serge était assis au bord de son lit sur lequel il y avait douze morceaux de papier blanc, avec juste un titre. Le matin suivant, Lerichomme a vu Serge dans la position identique et les douze morceaux de papier étaient couverts d'écriture. Ils étaient tous noircis de paroles. Serge a chanté tout ce jour-là, ils ont mixé dans la nuit et Serge et Philippe se sont dit « What have we done? Qu'est-ce qu'on a fait? ». À leur retour, même la maison de disques n'a pas bien compris.

## GAINSBARRE

Il était comme Picasso. Il avait sa période rose, sa période bleue, sa période cubiste, etc. Peut-être que la plus grande raison pour laquelle il



# Une journée avec Gainsbourg

En 87, à la sortie de *You're Under Arrest*, Philippe Barbot rencontre le Maestro aux Repetto blanches pour une interview anisée. Souvenirs forcément émus.

**O**N S'ÉTAIT POINTÉS À TROIS. Non qu'on ait ressenti la moindre crainte à l'idée d'affronter l'olibrius, mais parce que rencontrer le créateur de *La Javanaise*, ça n'était pas offert tous les jours au commun des journalistes. Bref, comme on n'avait pas réussi à se départager, on y a été de conserve. Anne-Marie, Christian et moi. La mission semblait à notre portée : réaliser une interview du

papa de Lulu, à l'occasion de la sortie de l'album *You're Under Arrest*. Un disque plutôt electro funk-rap, dans la lignée du précédent *Love On The Beat*, mais un peu redondant et flemmard, quand même. C'était un après-midi de novembre 1987. On avait rendez-vous vers 14 heures. À l'heure dite on a sonné à la porte du 5 bis rue de Verneuil. Pas de réponse. On a poireauté un peu, en déchiffrant les hiéroglyphes peinturlurés



deux morts, je préfère mourir comme John Lennon, classique, a répliqué le héros intrépide. Pas grave, les p'tits gars, qu'est-ce que vous buvez en attendant? Champagne, pastis, whisky? J and B, Jane and Bambou? »

Une heure après, on était toujours vissés au comptoir, avec déjà quelques verres dans le nez. Dans la rue, le fan lui aussi était toujours là. Alors on est sortis et on l'a pris à part : « Qu'est-ce que vous voulez? » « Ben, a répondu le type, l'œil trouble, LUI parler... » Gainsbourg s'est approché : « Vas-y, je t'écoute! » L'autre est resté muet, bouche bée, tête baissée. « Et voilà, a dit Gainsbourg. No comment! » Et il a foncé chez lui. « Soyez sympa, ai-je plaidé, laissez-le tranquille, arrêtez de sonner à la porte, c'est un artiste, il a droit à un peu d'intimité, non? » Le mec m'a regardé d'un air torve et il a tourné les talons. « Ça y est Serge, ai-je annoncé tout faraud, on lui a fait la leçon à votre fan, il ne vous embêtera plus. »

On est rentrés chez Serge et on a commencé l'interview. L'écoute du disque d'abord, avec la sono à fond les ballons, ponctuée de temps en temps par les clins d'yeux ravis de l'artiste : « hein! Pas dégueu, celle-là! » Chez Gainsbourg, on ne touchait à rien, c'était la règle. Dans

cette caverne sombre au bric-à-brac hétéroclite, où voisinaient des amoncellements de sous-verre et d'objets d'appareils photo dépareillés, de briquets et de statuettes, le moindre bibelot, la moindre babiole était scientifiquement disposée, même si ça ne se voyait pas. Vous déplaciez un cendrier et votre hôte le remettait illico et fermement à la place qu'il lui avait assignée et que lui seul connaissait. Une photo de Bardot nue, un billet de banque signé par Francis Bacon, un piano électronique enregistreur qui clignote et qui joue tout seul étaient quelques-uns des objets dont le propriétaire adorait vous faire l'article. Prétexte à raconter des histoires, même si c'étaient souvent les mêmes, comme la fois où, jeune étudiant aux Beaux-Arts, il avait couché chez Salvador Dali... avec la bonne. Et à balancer ses fameux, quoique douteux, aphorismes, du style « Les femmes on les prend pour ce qu'elles ne sont pas et on les laisse pour ce qu'elles sont. »

On en était là (sixième pastis), on allait commencer à lui poser la première question de notre superinterview, quand LE fan a sonné à la porte. Gainsbourg s'est levé, tout pâle, et il a appelé les flics. Ils ont débarqué moins d'un quart d'heure après, des types en civil, rigolarde et familiers : « T'inquiète pas, Serge, on va t'en débarrasser de celui-là. » On s'est aperçus, un peu étonnés, que l'homme qui bravait les paras en syncopant *La Marseillaise*, qui défiait le fisc en brûlant des billets de banque à la télé, était copain comme cochon avec les pandores. Le fan en imper a été embarqué gentiment, les flics ont pris congé, et soudain, Gainsbourg s'est affalé sur le canapé, livide : « Merde, je me sens mal, prends mon pouls, là, prends mon pouls! » Prendre le pouls de l'homme à tête de chou, on s'est regardés, effarés. C'est vrai que ça battait vite, façon tachycardie. Comme on proposait de rappeler la police, alerter le Samu, prévenir les pompiers et avertir l'AFP, le

grand Serge nous a rassurés : « T'inquiète p'tit gars, j'ai enterré trois cardiologues, ça va passer... » N'empêche, on l'a observé d'un œil inquiet tout le reste de la journée.

Pour fêter ça, il nous a servi de nouveau à boire. On faisait des allers et retours entre la cuisine et le salon, un verre de 102 (double pastis 51) à la main. Chez Gainsbourg, t'avais intérêt à finir ton verre, question de civilité. Sauf que lui, discret, c'est souvent dans l'évier qu'il le vidait, avant de faire mine de s'en verser une rasade à assommer un champion de pétanque. Vieille canaille. Gainsbarre bourre les médias mais surveille le bar et tient bon la barre.

Après, on a enfin entamé cette satanée interview, mais le cœur, sans jeu de mot, n'y était plus. D'autant que l'ani-sette commençait à faire son effet. Je me souviens vaguement qu'on a parlé de la chanson *Aux enfants de la chance*, la plus émouvante du disque, allusion aux drogues majeures qui déciment les mineurs. Gainsbourg a raconté qu'il avait dédié le morceau à son père, pianiste de bar, qui avait souvent joué dans un cabaret intitulé « Aux enfants de la chance ». Puis on a évoqué sa chienne Nana (« Quand elle est morte, j'ai chialé, presque plus que pour mon père... »).

Aux larmes, etc. On a cité aussi Miles Davis, auteur d'un disque qui portait le même titre que celui de Gainsbourg, *You're Under Arrest* : « Ah oui! Le copain de Gréco, affirmatif, a négligemment répondu Lulu senior. M'en fous, je préfère Coltrane. »

Pendant ce temps-là, ça n'a pas arrêté de sonner à la porte. Pas le fan fou, non, exit le fan fou, mais une invraisemblable cohorte de quémans en tout genre, du chasseur d'autographes à l'artiste de variétés nécessairement qui voudrait savoir si par hasard y aurait pas du boulot



## DANS CETTE CAVERNE SOMBRE AU BRIC-À-BRAC HÉTÉROCLITE, LA MOINDRE BABIOLE ÉTAIT SCIENTIFIQUEMENT DISPOSÉE, MÊME SI ÇA NE SE VOYAIT PAS.

pour lui, en passant par l'étudiante qui aimerait tant que « Monsieur Gainsbourg » fasse partie de son jury d'architecture. À un moment, c'était Kate, la fille de Jane Birkin, mais elle, on l'a laissée entrer. Étonnant de constater la solitude dans laquelle vivait le papa de Charlotte : pas un secrétaire, pas un majordome, que sais-je, une concierge, pour ouvrir et surtout fermer la porte aux innombrables sollicitateurs qui tambourinaient toute la journée à l'huis illustre.

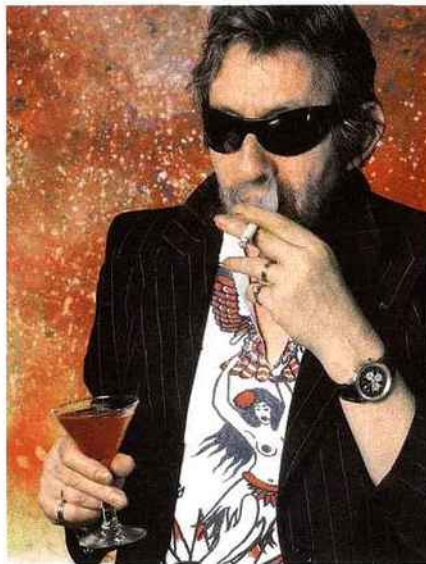
À partir de là, tout s'embrouille dans ma tête anisée. Quand on a pris congé, il devait être dans les 2 ou 3 heures du mat'. Gainsbourg nous a appelé un taxi — « Un club, p'tits gars, la classe » —, on s'est effusionnés sur le pas de la porte. Je le revois, les mains dans les poches de son jean élimé, pieds nus dans ses Repetto blanches. Tout juste s'il n'agitait pas son mouchoir, le Gainsbarre. Dix minutes après, il nous a rappelés. Paraît qu'on avait oublié un parapluie chez lui. Alors, demi-tour chauffeur, on y est retournés. Ce qu'on a fait après? Si on a continué à picoler? Combien de temps on est encore restés chez lui? No comment. La seule chose dont je me souviens vraiment, c'est que c'était la dernière fois qu'on le voyait. Depuis, comme dit rarement Verlaine, on l'a mauvaise.

PHILIPPE BARBOT

sur la célèbre façade. Prénoms de fans, gribouillis amoureux, dazibaos et tags, love on the bricks. Je me souviens d'une inscription, plutôt jolie, qui disait « Ici cogite une âme slave ». On allait repartir, persuadé que le maître des lieux nous avait posé un lapin, quand on a entendu comme un sifflement dans notre dos. À l'autre bout de la rue, planqué sous une porte cochère, une silhouette nous faisait des signes. C'était lui. Gainsbourg en personne, Gitane au bec, sanglé dans sa rituelle casaque de jean délavé. Réfugié dans un bistrot, il nous attendait : « Peux pas rentrer chez moi, les p'tits gars, y'a un type louche dans la rue. Vous n'avez pas vu? » Ben non, ou plutôt si, un jeune mec en imper, plutôt banal, qui faisait effectivement les cent pas sur le pavé et qu'on n'avait pas remarqué.

« C'est un fanatique, un fan à tics, a bougonné Gainsbourg. Quinze jours qu'il fait le pied de grue devant chez moi, des fois, il sonne tous les quarts d'heure... » « Mais vous n'avez pas de garde du corps? », a demandé l'un d'entre nous. « Un garde du corps? Si l'on m'envoie une giclée, ça fera

n'a jamais perdu son audience, c'est qu'il n'a jamais arrêté de changer, ce qui fait que l'audience changeait aussi. Quand il est devenu Gainsbarre et que les gens qui l'aimaient au départ se sont offusqués, eh bien, c'est grâce à Gainsbarre que les gamins l'ont adoré. Aucune section du public ne l'ignorait. Il y avait ceux qui l'aimaient pour *La Javanaise*, d'autres pour *Melody Nelson* et *L'Homme à tête de chou*, d'autres pour *You're Under Arrest*... Il n'aimait pas la facilité. Son grand attribut me semble d'avoir correspondu à toutes les générations. Heureusement qu'il a su être aimé, heureusement qu'il est mort en sachant que, probablement, lui et Coluche, étaient les deux personnes que les Français ont le plus aimées.



## LE POÈTE CLASSIEUX

Aujourd'hui, plus personne ne se moque de lui, comment il a été ivre sur les télévisions, ou brûlant son billet de 500 francs. Il y a une sorte de respect qui règne sur sa personne, ce qui n'était pas du tout le cas alors. Il était superpopulaire, mais sans révérence. Aujourd'hui les gens se rendent compte qu'il était comme Baudelaire. Il est resté un éternel adolescent. C'est très rare d'avoir su ce que c'était que de porter des vestes en pythons, d'utiliser sa Rolls Royce comme cendrier, d'être terriblement romanesque et en même temps complètement provocateur. C'est l'adolescence qui n'a jamais cessé. Comme un personnage qui dessine sur l'original, l'original a toujours été là. Le personnage poignant de Lucien Ginzburg était le point de départ. C'était lui dans ses moments les plus touchants et les plus attractifs. Et encore, je ne l'avais jamais

## FRÉDÉRIC SANCHEZ : LA PASSION GAINSBURG

Commissaire de l'exposition Gainsbourg 2008 à la Cité de la Musique, Frédéric Sanchez nous ouvre les portes de son royaume enchanté où le personnage de Gainsbourg est décliné sous toutes ses formes. Visite guidée.

### LE SOLAIRE ET LE LUNAIRE

« Le premier disque que j'ai découvert, très jeune, c'était *Melody Nelson*. Un décalage, de la poésie sur de la musique. Il y a toute une tradition autour de l'idée de la musique sur la poésie allant du talk-over des bluesmen au surréalisme et au jazz. C'est toute une tradition, avec des violons et des références littéraires consistant à faire apparaître une image. C'est comme dans le film de Jean-Christophe Averty, j'ai voulu que les gens se promènent à travers des images afin de pouvoir entrer et sortir du tableau. *Melody Nelson* a été l'un des points de départ de la scénographie de l'exposition. Ensuite, j'ai beaucoup écouté *Vu de l'extérieur*. J'ai un faible pour *Rock*

*Around The Bunker* et pour le disque de Catherine Deneuve. Ça représente un univers total entre ce qui est raconté et la pochette. Même si je savais qu'il a commencé par la peinture, j'ai découvert qu'il avait été l'élève de Fernand Léger, ce sont des choses qui m'ont énormément intéressées. J'ai également découvert une chose très importante chez Gainsbourg : l'initiation, la filiation et l'obsession de la technique, et la manière avec laquelle il l'a adaptée à son écriture. C'est une recherche permanente. »

### ASSOCIATION D'IDÉES

« Gainsbourg est un tout, littéraire et musical. Comme les lieux qu'il a habités. Il y a un côté mise en scène : on

place des objets d'une certaine manière pour créer des ambiances. Ce n'est pas tant du fétichisme, c'est une association d'idées : "Ecce Homo." J'ai décomposé son œuvre tout en la resituant dans l'époque. Je considère les mots de Gainsbourg comme des images provoquées que j'ai associées et qu'on doit décoder. Il faut pousser à l'imaginaire. L'idée n'est pas de faire une dissertation. J'ai préféré associer des images pour que le visiteur puisse reconstituer une sorte de fantôme. Une chanson, quand on l'écoute, c'est comme un film qu'on se fait soi-même. Ce que je propose aux visiteurs, c'est une promenade avec toutes ces images qui reconstituent ses souvenirs ou qui en créent. »

### CLIMAX & CLIMAT

« J'ai procédé par période. Il y a la période bleue, les idoles, la *Décadance* et *Ecce Homo*. Un mélange entre Picasso et le blues façon spleen. Je propose aux gens de rentrer dans un film romanesque. Ce sont de jeunes années d'expérimentation, notamment sur le jazz et Boris Vian. Des moments forts culturellement. Ce qui m'intéresse le plus, c'est cette espèce de chose qui est double chez lui : le solaire et le lunaire. Plus tard, dans les années soixante-dix, il devient pygmalion avec Jane Birkin. Ensuite, Catherine Deneuve et Isabelle Adjani... C'est le climax et le climat. Les deux... »

FRÉDÉRIC LECOMTE



- 1] SERGE, CHEZ LUI, AVEC SON ÉCORCHÉ ! DRÔLE DE COMPAGNIE !
- 2] AVEC CLAUDE BERRI SUR LE TOURNAGE DE "STAN THE FLASHER".
- 3] AVEC JANE, À LA FIN DES SIXTIES, POSANT EN VÊTEMENTS DE CHEZ BOUQUIN.
- 4] AVEC MARIANNE FAITHFULL, RENCONTRE D'ICÔNES.



connu comme Lucien Ginzburg... Mais cet enfant-là a continué d'être en lui.

### MAUVAISE NOUVELLE DES ÉTOILES

Vers la fin de sa vie, il écrivait dans l'urgence. La semaine d'après sa mort, il avait prévu de partir avec Philippe Lerichomme à la Nouvelle-Orléans pour écrire un disque de jazz. Il m'avait appelée à Londres pour me dire les paroles et parler de ce disque, lui qui a toujours adoré le jazz. S'il avait fait ça, il aurait été dix-sept ans en avance de tous les gens qui aiment (de nouveau, ndlr) le jazz maintenant. Alors aujourd'hui, du haut de ses quatre-vingts balais ? Il m'enverrait un coup de foudre d'en haut si je présumais de savoir ce qu'il aurait fait. Tout ce que je sais, c'est qu'à la fin de notre dernier album, *Amour des feintes* – il est mort quatre mois après – quand il a eu terminé de dessiner la pochette, si magnifique, il a dit : « *Maintenant, je peux retourner à la peinture !* » Il disait toujours que c'était le mot qui l'inspirait et que l'idée suivait... 23